

Desmarais, Gaëtan (1995) *La morphogenèse de Paris, des origines à la Révolution*, Paris/Sainte-Foy, L'Harmattan/CELAT, 285 p. (ISBN 2-7384-3485-1)

Jean-Bernard Racine

Volume 40, numéro 111, 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/022597ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/022597ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Racine, J.-B. (1996). Compte rendu de [Desmarais, Gaëtan (1995) *La morphogenèse de Paris, des origines à la Révolution*, Paris/Sainte-Foy, L'Harmattan/CELAT, 285 p. (ISBN 2-7384-3485-1)]. *Cahiers de géographie du Québec*, 40(111), 461–465. <https://doi.org/10.7202/022597ar>

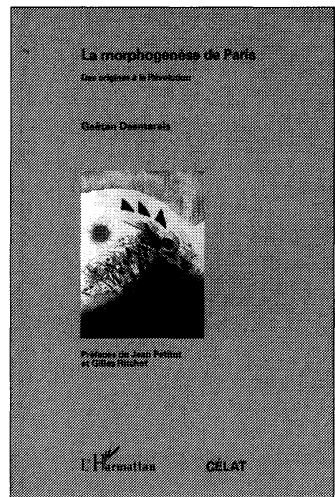
exemple, l'intérêt limité des descriptions de formes et la nécessité de mettre en relation formes et processus qui les engendrent (p. 78).

Cette contribution sur le chaos et les fractales en géographie est importante; la publication d'un tel livre aurait dû avoir lieu il y a quelques années déjà. Ce livre ajoute beaucoup aux articles de revue publiés récemment et pourrait bien permettre une percée significative de la science du chaos en géographie physique et humaine.

André Robert
Department of Geography
York University

DESMARAIS, Gaëtan (1995) *La morphogenèse de Paris, des origines à la Révolution*, Paris/Sainte Foy, L'Harmattan/CELAT, 285 p. (ISBN 2-7384-3485-1)

Dans un article de l'*Encyclopédie de géographie* consacré aux rapports entre géographie et sémio-linguistique, Lorenza Mondada et moi-même avons rappelé l'importance des travaux de géographie structurale menés à l'Université Laval sous la direction de Gilles Ritchot. Nous avons souligné, à cette occasion, l'intérêt et l'originalité de la rencontre théorique entre la géographie structurale et les recherches de l'Équipe d'Épistémologie des Modèles Sémiotiques et Cognitifs, dirigées par Jean Petitot de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales. Nous disions alors comment la *théorie de la forme urbaine* de Gilles Ritchot constituait un programme intellectuel prometteur pour la géographie:



À travers la mise en évidence de niveaux d'organisation allant du plus profond au plus superficiel, du plus simple au plus complexe, du plus abstrait au plus concret, du double point de vue synchronique et dynamique, la théorie de la forme urbaine de Gilles Ritchot découvre en fait le parcours morphogénétique de l'établissement humain en essayant de penser ensemble la structuration géographique des formes de l'établissement humain et les conditions nécessaires à la production du sens anthropologique. Partant du postulat que les formes du paysage sont relativement autonomes des formations et forces associées qui ont été privilégiées par la démarche explicative de la *géographie standard*. Cette inadéquation invite en revanche à considérer que "les morphologies géographiques sont structurées par une géométrie abstraite qu'engendre une dynamique interne dont l'existence n'est accordée qu'au terme d'une démonstration explicite". L'explicitation de la démarche prend appui sur la théorie de la morphogenèse de Jean Petitot qui permet de conceptualiser le parcours dessiné par les phénomènes d'établissement humain et déjà décrit par la théorie de la forme urbaine. Ces phénomènes sont considérés d'une part comme relevant d'une structure morphologique abstraite qui contraint la spatialisation, d'autre part comme reposant sur les dimensions

fondamentales du sens symbolique et anthropologique. Dès lors l'espace géographique est décrit comme l'actualisation de représentations symboliques par l'appropriation, qui est une dynamique interne définie par des trajectoires de mobilité — la mobilité étant première (c'est le nomadisme sélectif urbain qui définit la ville) et fondant une typologie des mouvements et des espaces (selon les figures de la concentration, de la dispersion, de l'évasion, du rassemblement).

Et pourtant! À l'évidence aujourd'hui, fût-il copieux et sophistiqué, il ne s'agissait alors que d'un hors-d'œuvre. Avec *La morphogenèse de Paris, des origines à la Révolution*, le premier des plats de résistance du menu qui attend les géographes des années à venir vient d'arriver. Difficile d'en faire l'éloge ou la critique. D'abord parce qu'il faudra encore beaucoup de temps aux lecteurs, même les plus intéressés, pour réellement assimiler des connaissances radicalement nouvelles pour eux, mais aussi parce qu'à n'en pas douter, aujourd'hui ou demain, ce livre va se révéler, comme on dit, aussi incontournable que surprenant. Il est d'ailleurs doublement préfacé, comme si chacune des muses (Gilles Ritchot et Jean Petitot) dont son élaboration a bénéficié s'attendait à ce que la digestion de ce texte exceptionnellement riche et inventif soit parfois difficile. Comme le sont les propos qui ne se contentent pas de reproduire le prêt-à-penser ambiant.

Dans son avant-propos, l'auteur précise en effet que nous sommes en présence d'une thèse. Au double sens du mot. D'une part, une thèse soutenue en décembre 1993 à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales sous la direction de Jean Petitot et que le livre reproduit après les refontes d'usage. D'autre part, et surtout, une thèse qui, en s'inspirant de la théorie structurale de Gilles Ritchot, étudie la genèse des formes de Paris, depuis leurs origines celtiques et gallo-romaines jusqu'à la Révolution de 1789. Cette thèse s'énonce ainsi: «les formes architecturales qui composent le paysage parisien et qui se sont succédées au cours des différentes périodes historiques sont organisées géographiquement par une structure morphologique abstraite dont le déploiement est engendré par un processus dynamique sous-jacent de nature sémiotique». Ce n'est pas rien. Et il fallait bien que cette géohistoire structurale soit précédée par une solide introduction épistémologique discutant et légitimant le «choix d'objet géographique et structural» susceptible d'être traité en s'appuyant sur les tenants et aboutissants de «la théorie structurale de la forme urbaine» à laquelle est consacrée un premier chapitre proposant de quoi réconcilier les géographes avec des préoccupations — les structures morphologiques saisies dans leur dynamique — dont on pourrait dire qu'elles sont peut-être consubstantielles de leur métier et du regard qu'ils portent sur le monde. Et ce en dépit de l'abandon des «morphologies géographiques» traditionnelles, peut-être condamnées par le caractère trivial des modèles, iconiques ou purement verbo-conceptuels, utilisés pour en rendre compte. Comme, par exemple, le classique modèle radio-concentrique «réduisant la croissance urbaine à une croissance isotrope dans un espace amorphe».

Les abductions qui nourrissent l'argumentation de Desmarais se situent aux antipodes de la trivialité. Saluons donc sans réserve la mise à disposition de cette thèse où est opérée, conceptuellement et empiriquement, la convergence d'une théorie de la forme, d'une théorie sémiotique des significations et d'une théorie mathématique de la genèse des structures morphologiques. La publication de cet ouvrage difficile paraît être un événement majeur. Pour qui? Pour l'ensemble des

enseignants-chercheurs, dont on peut dire sans se tromper qu'ils appartiennent — potentiellement du moins et au-delà du corps des géographes, des historiens, des anthropologues, des sémiologues et des linguistes et évidemment des architectes — à toutes les sciences humaines. Sans compter ces autres passionnés que seront sans doute les praticiens de l'aménagement et de l'urbanisme peut-être mieux à même d'ailleurs que certains géographes d'apprécier une démarche qui s'attache au problème de la «spatialisation» des valeurs symboliques.

Sciences humaines? Sciences tout court ajouteront immédiatement les lecteurs découvrant le rôle clé que joue dans l'élaboration de ce travail, au-delà de la théorie de la forme urbaine de Gilles Ritchot, la théorie sémiotique d'Algirdas Julien Greimas, et la théorie morphodynamique de René Thom. D'autant plus que non content d'illustrer ce que peut être une pratique structuraliste en géographie qui ne se réduise pas aux apories d'un «structuralisme» désuet et réducteur, Desmarais pratique largement le Passage du nord-ouest en nous donnant à voir d'autres liens scientifiques, avec tout ce qui tisse et trame actuellement la recherche, proprement transdisciplinaire, dans le domaine de l'urbain, que l'on évoque les structures dissipatives, la synergétique ou le chaos. En nous donnant même à voir au-delà, comme on pouvait s'y attendre de quelqu'un ayant goûté à Greimas, des significations possédant un contenu anthropologique de base pouvant jouer un rôle constitutif dans le processus d'appropriation territoriale. En nous faisant peut-être enfin comprendre, dans sa discussion des concepts de *vacuum* et de *configuration de seuil*, comment et pourquoi si les lieux n'ont pas de *sens*, sinon celui qu'on leur donne, il existe bien une autonomie des formes émergentes qui nous pose la question de l'essence géographique de l'établissement humain.

Moi-même auteur d'un ouvrage consacré aux rapports entre la géographie et le sacré, j'y découvre matière à renouveler assez radicalement toute ma réflexion sur l'espace et le sacré grâce à l'aptitude exceptionnelle de Desmarais, également relevée en préface, à se situer en position transversale et à se nourrir des concepts pertinents qui lui permettent, en se saisissant de René Thom, de revisiter aussi bien la mimesis de René Girard que la propriété, au sens où l'entend Guy Mercier en explicitant de manière toute nouvelle, à travers par exemple sa notion d'interdit spatial, la structuration abstraite de l'espace géographique et les rapports entre sujets et ressources du milieu extérieur. Jean Petitot n'a sans doute pas tort de penser que cela atteindra, en profondeur et durablement, toute la géographie humaine. En autant que les géographes accordent à cet ouvrage toute l'attention qu'il mérite.

Il en vaut la peine! Faute de pouvoir découvrir la quadrature du cercle, disent certains, il est toujours possible d'inscrire un carré dans le cercle. En nous dévoilant les processus d'une morphogenèse urbaine qui serait aux infrastructures économiques ce que l'embryogenèse est à la biochimie, constituant un niveau où des micro-interactions complexes s'(auto)-organisent en macroformes fonctionnelles, l'auteur va beaucoup plus loin. Non seulement ose-t-il proposer, de l'extérieur, un modèle génératif, mais il fait face aux (en les bravant toutes) adversités théoriques et conceptuelles qui formaient autant de culs-de-sac pour le développement d'une authentique théorie géographique unitaire. Quitte même, pour un temps (quelque dix ans) à braver son premier maître, pour mieux le retrouver ensuite, une fois

assumée, et générée, la bifurcation qui déterminera peut-être l'évolution de la discipline géographique. Bref, le livre est annoncé comme un événement, à peu de choses près l'avènement, le dévoilement (c'est le même mot qu'Apocalypse) que la géographie attendait pour ne pas mourir de sa belle mort. Le salut, en fait la bifurcation nécessaire à sa renaissance, sur d'autres bases, structurales. Rien de moins!

Des préfaces qui effraieront peut-être ceux qui ont vite peur des gourous et pensent qu'il y a plusieurs demeures possibles dans la maison du père, et s'accommode fort bien de géographies plurielles, *en liberté*, comme le veut la collection dans lequel le livre paraît. Mais qui séduiront tous ceux qui rêvent encore d'une géographie unitaire, qui, enfin, puisse se définir comme les autres disciplines «scientifiques» par sa théorie et ses axiomes, une géographie capable, entre autres, «de rapporter un phénomène morphologique aussi important que la ville de Paris à une objectivité rationnellement accessible: une "structure morphologique abstraite"». Les épistémologues seront sans doute tous d'accord, considérant très généralement qu'il n'est pas d'explication qui ne soit en mesure d'insérer «la réalité qu'elle décrit dans un système abstrait de concepts, débordant les faits singuliers que l'expérience nous propose» (G.G. Granger). Une explication ainsi entendue suppose que les faits à expliquer soient transposés d'abord sous la forme d'un «modèle» abstrait, dont les éléments puissent être définis par leurs relations mutuelles et, pour certains d'entre eux, par un protocole de rapports avec l'expérience. Des principes dont Gilles Ritchot commençait à nous entretenir il y a plus d'un quart de siècle, sans qu'on y prenne réellement garde alors en dehors d'un cercle étroit de disciples et d'épistémologues curieux. Mais attention! Comme le remarque d'entrée de jeu le concepteur de la géographie «structurale» en préface à l'ouvrage de Desmarais: «Il arrive parfois qu'un livre fasse appel, non pas à la réception passive d'une opinion à laquelle il suffit d'adhérer ou non, mais bien à un travail productif qui exige de ne pas oublier ce que l'on apprend à chaque phrase parce que la compréhension du reste en dépend».

Mais Desmarais nous aide volontiers, en explicitant dès l'introduction son choix d'objet géographique et structural — à partir d'ailleurs d'un chapitre de *Notre-Dame de Paris* dans lequel Victor Hugo offre une description tout à fait saisissante de la structuration morphologique qui organise l'espace de la vie médiévale. De quoi poser les questions fondatrices de toute géographie, et de montrer qu'on ne peut y répondre que par un long détour dans la théorie de la connaissance et l'apprentissage de la façon de concevoir la différence ontologique entre un phénomène observable et un objet de connaissance: d'un côté la démarche empiriste qui confond l'un et l'autre; de l'autre, la démarche rationaliste qui, au contraire, les distingue soigneusement. De la distinction phénomène/objet au processus d'engendrement par niveau en passant par le structuralisme dynamique, les principes de la géographie structurale et les liens entre morphologique et sémiotique, le lecteur reçoit une initiation qui pour être rapide lui donne envie de continuer, devinant bien que les fruits dépasseront la promesse des fleurs. Ce dont il se convainc définitivement au terme du premier chapitre consacré à la théorie structurale de la forme urbaine. On en sort en effet armé d'outils conceptuels adéquats pour affronter la suite, qu'on lira alors avec passion, passant d'étonnement en étonnement en découvrant à quel point on avait accepté comme allant de soi un

modèle de croissance radio-concentrique qui n'expliquait rien et qui en outre ne nous permettait en rien d'explicitier ce qui fondait le lien social dans ses rapports avec l'espace. En revanche, au sortir de la lecture de ce maître ouvrage, et d'un parcours morphogénétique extraordinairement précis et précieux, nous saurons, en conclusion, «que ce lien social résulte d'une structuration morphologique engendrée par un acte d'appropriation territoriale impliquant un contrôle politique de la mobilité, celui-ci étant motivé par un investissement spatial des significations anthropologiques de l'imaginaire».

Au total, une démarche à ne pas confondre avec l'image, même «nouvelle» au sein d'une géographie encore «standard», qui nous a certes donné l'habitude d'analyser un objet conçu comme un système, c'est-à-dire comme un ensemble d'éléments interdépendants, ne prenant sens que les uns par rapport aux autres, etc., en un mot, comme constituant une totalité, et voulant donc que l'on imagine alors, soit une théorie, soit un modèle permettant de rendre compte de cette interdépendance. La théorie, le système conceptuel ou le modèle sont alors interprétés comme la structure de l'objet considéré. La question restant pourtant posée de savoir si le système mis en évidence a quelque chose à voir avec une réalité quelconque ou n'est qu'une représentation commode et arbitraire.

En d'autres termes, un livre pour ceux qui veulent connaître le structuralisme scientifique en contexte, «structuralisme qui n'a évidemment rien à voir, souligne Jean Petitot en note inframarginale, avec ce que l'intelligentsia aura qualifié un temps de ce nom» (p. 12).

Un travail aussi qui renvoie peut-être à ce que l'historien de l'architecture A. Corboz (1986) appelle l'«urbanisme conceptuel». Il entend par là «l'ensemble des schèmes, géométriques ou autres, projetés lacunairement au sol, dont les unités matérielles qui les fixent (bâtiments, aménagements) entretiennent entre elles des relations déterminées quoique imperceptibles sur le terrain, et donc saisissables uniquement par une opération mentale». Comme dans ces jeux, explique-t-il, «où il s'agit de relier des points par une ligne continue pour faire surgir une figure d'un semis qui paraît d'abord arbitraire. Ces schémas préexistent de fait à l'opération et sont choisis pour la fonction qui leur est traditionnellement attribuée dans la culture qui les utilise, une fonction toujours symbolique et parfois "apôtrophaïque"».

Jean-Bernard Racine
Université de Lausanne